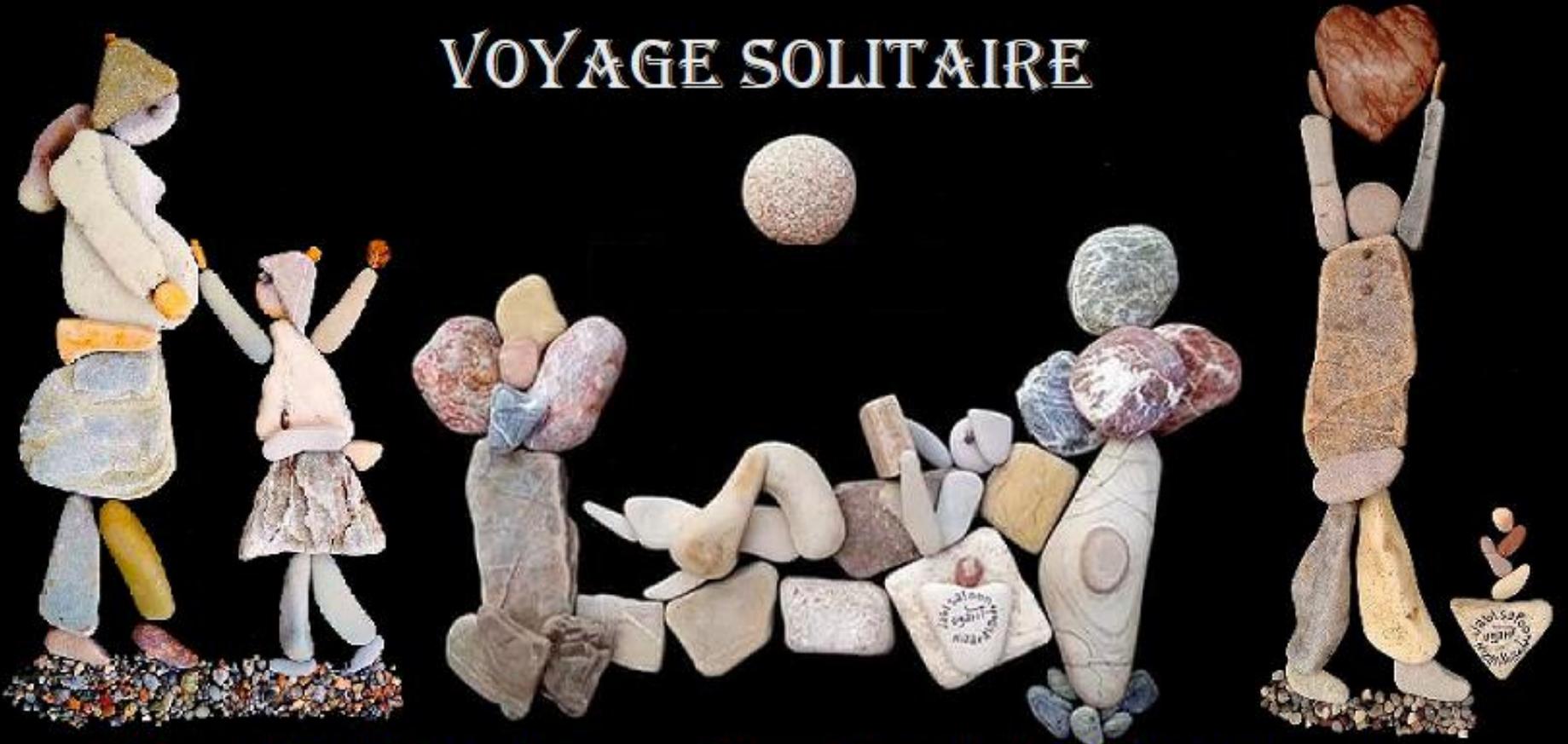


Poésie La Vie



VOYAGE SOLITAIRE



Nizar Ali BADR sculpteur et Pierre Marcel MONTMORY trouveur



LE DERNIER VOYAGE D'UN TROUVEUR

Je me remémore mes ancêtres trouveurs qui arpentaient la Terre d'un quartier à l'autre et portaient parole à leurs gens pour en faire des pays.

Ces poètes chantaient parfois quand le sentiment profond vibrait dans leur corps fait poème, et ils s'offraient en dons comme la nourriture fraîche des travaux et des jours.

Ce dernier voyage du trouveur - quand sa voix s'est tue au bout de son souffle, me rappelle à mes chemins, et je continue, ma marche, reposé par ses dernières paroles – ses paroles qui suivent les miennes derrière chacun de mes pas, dans ma hâte de satisfaire mes besoins élémentaires comme l'eau, le pain, l'habit, le sommeil.

Le trouveur versifiait la vie car il en récoltait tous les fruits, les plus sucrés et les plus amers aussi, par brassées il remplissait sa besace et alors, à l'arrêt, sur le seuil hospitalier de quelques humains, il en ressortait l'essence neuve des mots frais sortis de l'âtre de son cœur et les humains les écoutaient comme les oracles sortis d'une arche douée de raison.

Les égarés devenaient naufragés volontaires et l'arche le sanctuaire maternel de leur pays où, désormais, ils prenaient des noms de capitaines pour enseigner à leurs rejetons les nobles manières pour atteindre le beau.

Le trouveur n'avait pas non plus accepté de troquer son âne contre une machine à

bruits puante qui défonce les paysages et fait fuir les oiseaux. Il a préféré l'éternel amour à l'éphémère progrès.

Il a marché à pied comme marchait l'humaine déchaussée. Alors, il a gueulé comme je gueule aussi, après les gens qui se sont laissé passer le licou, et qui ont vendu leur intelligence pour une idée à la mode, et qui courtisent des fantômes, idoles des cupides que la malice inspire.

Mais que faire quand on a que sa gueule et ses deux bras pour battre l'air ? Que faire quand la raison sans cœur enferme les mots et sort les armes ? Que faire quand l'égaré accuse ses guides de l'avoir perdu ? Que faire ?

Des poèmes ! Des poèmes neufs qui naissent de la source d'un cœur libre, dont les mots sont l'eau de la bouche et que la langue clapote en les éjectant !

Dire le dernier dire que - si l'on ne l'a pas entendu, les ténèbres s'épaissiront et allongeront la nuit qui paraît déjà interminable.

Le dernier voyage, le dernier pas avant la victoire sur son temps, qui n'aura jamais fatigué les marches des valeureux et, au matin suivant, se lève un pays mêlant ses gestes aux rayons du Soleil infini.

Et pourtant il brûle le désir que l'on réproouve tandis que la Lune adoucira la rugueuse caresse des guerres contre soi-même.

Et le trouveur allume sa pipe de haschich, pour se cacher derrière l'écran de fumée de son siècle. Son siècle traversé des lumières qui ne brillent que sur les étoiles méritées des héros, une nuit à jamais blanche, où le veilleur - le poète, entretient le feu de l'amitié, le feu autour duquel se partage l'eau, le pain, l'habit et le sommeil.

Poète ! Tu m'écoutes, je suis assis près de toi dans la lumière des flammes et je parle comme pour me prouver ta présence, car mon chagrin est immense et menace de me noyer plus loin.

Au bout de mon souffle, y aurait-il une joie ? Oui, tu me dis oui, oui, à la fin du poème tu auras créé un Univers où les pays étrangers vont ensemble faire une terre d'exil pour ceux qui ont échoué dans le silence absolu de la modernité, tandis que

les poètes se relèveront de leur échouage après que leur sentiment ait migré dans leur poème.

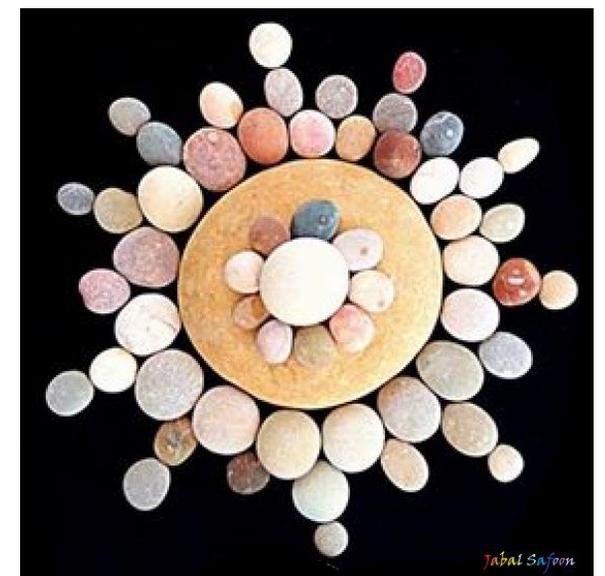
Mais qui écoute avec moi les vers étranges de ce poète ? Les anciens à l'oreille curieuse et doués de parole; les anciens qui transforment tes dires en parlure familière, et les nouveaux mondes - enfants qui imitent les ancêtres, en mimant leurs mots et chantant leur naïve joie - à laquelle ils ajoutent les gestes des travailleurs en route sur tous les chemins qui se feront dans ce jour.

Dans le dernier voyage d'un trouveur, ma parole n'est plus prisonnière, mes mots sont choisis, ma lecture est sereine.

Par ma fenêtre j'entends le bruit de la place publique rendue aux marchands et je tends l'oreille, je ne perçois que des paroles essoufflées, des murmures enfantins éteints, des cris de gorges serrées, et, et le silence pesant du bruit assourdissant de la machine qui produit des signaux de rassemblement, des hurlements de sirènes, des avertisseurs de charges, comme si plusieurs troupeaux se croisaient, allant vers des destinations reconnues seulement par des intelligences muettes.

La nature bout de tant d'embrassements que j'allume un contre feu pour éteindre cet incendie ultime. C'est le début de mon voyage, les premiers gestes de mon poème d'aujourd'hui, les premiers mots de ma vie.

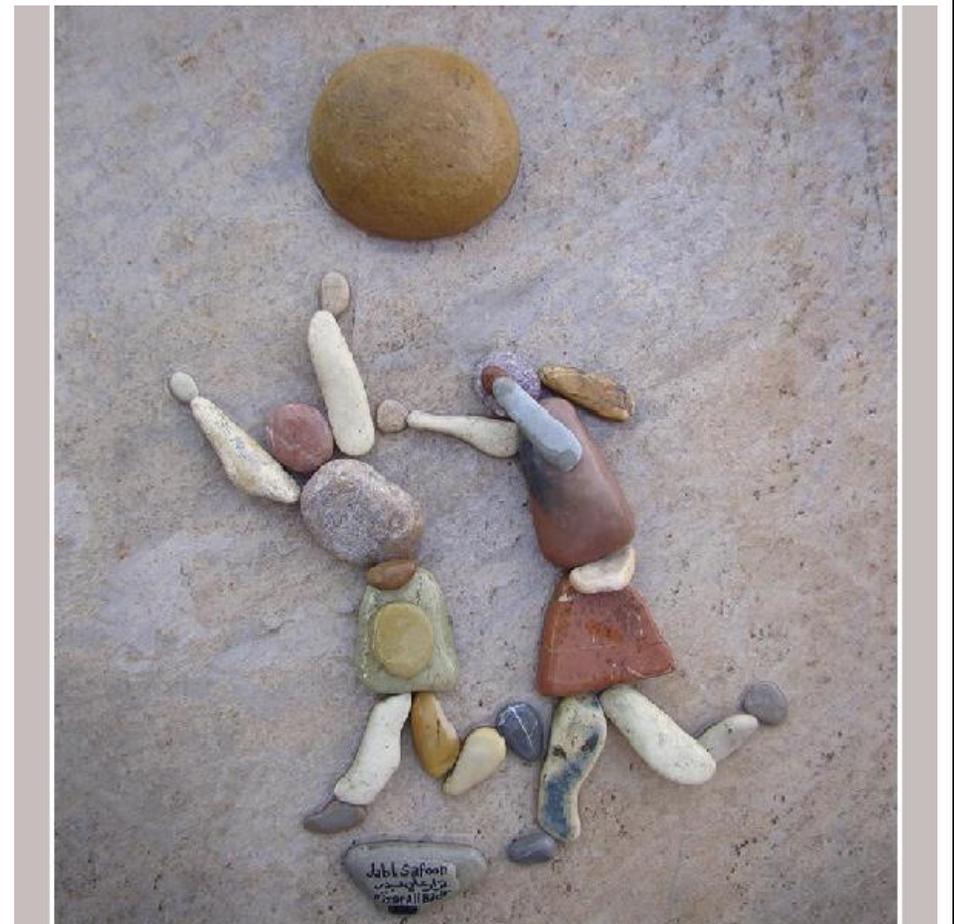
Après le dernier voyage d'un trouveur en poésie.





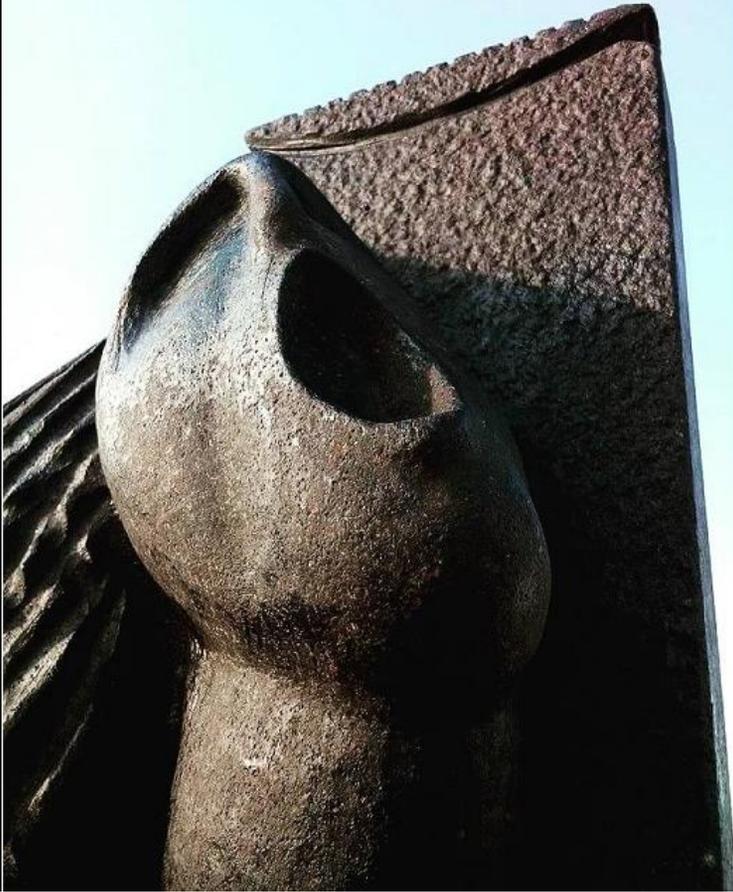
Et la nuit encore
Ne veut pas me répondre
Pourquoi même du ciel
Il pleut des pierres

والليل أيضاً
يرفض أن يجيبني
لماذا حتى السماء
تبكي حجارةً



paroles de Pierre Marcel Montmory - sculpture de Nizar Ali Badr / Jabl Safoon / Syria Lattakia

Nizar Ali Badr sculpteur



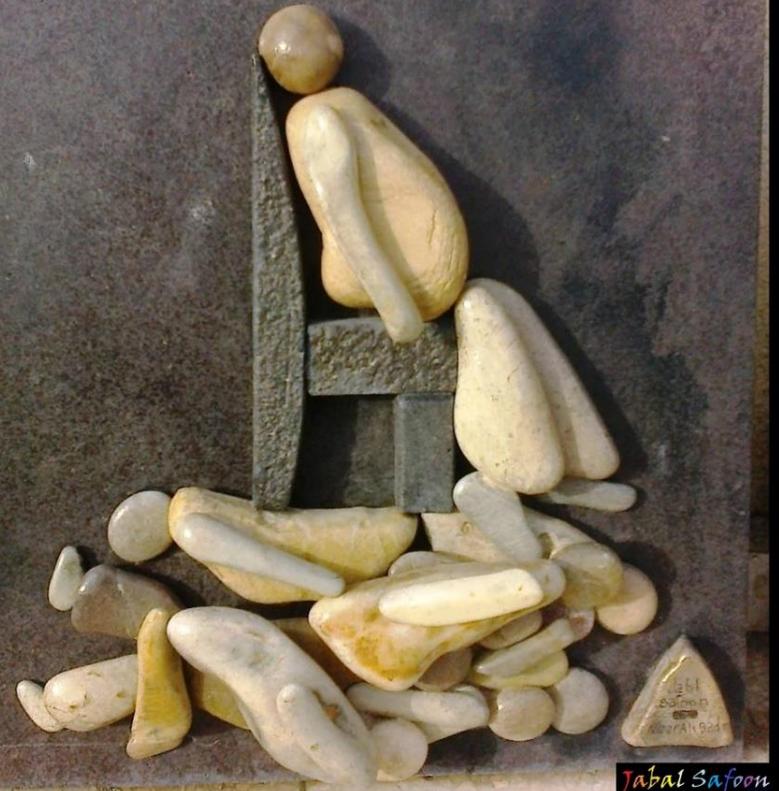
poesielavie.com



Jabal Safoon



poesielavie.com



Jabal Safoon

VOYAGE SOLITAIRE

Lorsque j'arriverai chez toi, prépare un feu de rêves
Les nouvelles que j'apporte je les lirai au coin de ton œil
Remplis ta cruche d'eau douce pour mes oliviers bavards
Et tu rompras une galette d'orge pour ma faim curieuse
Même si tu n'as rien attends-moi tranquille sur ton seuil
Dans ma marche j'aurai ramassé le meilleur des nectars

J'allonge mon pas lourd de certitudes dans les cailloux
Sur la peau du dos des montagnes ravagées de sources
Je mène mon troupeau de verbes serrés dans mon sac
Mon bâton de marche pousse la ligne de l'horizon fou
Sur les côtés de mon sentier se tiennent les crocs des ours
Ma dernière heure mon ombre me suit comme un pacte

Je vais porter parole aux habitants des cavernes
Qui ne sont pas sortis de ces repaires de la terre
Où mûrissent les grains de blé dur quand le ciel est tendre
Et à ces buveurs de lait ignorants tout des tavernes
Je ferai voir tout l'invisible caché sur la terre
Qu'ils soupçonnent de vouloir toujours leur apprendre

Qui de loin me fera signe franc m'espérant de son seuil
Que d'autres portes se refuseront comme vent claque
La tendre pierre finit par s'user mais la nature dure
Que je lui apporte nouvelle naissance ou vieux deuil
Qu'il m'offre le peu qu'il possède ou montre ses trésors
L'hospitalier polit son cœur le sauvage perdure

Maintenant loin du départ et toujours arrivant le soir
Le premier feu allumé et l'ombre qui s'habille en noir
Je surgis entre les pierres empilées des logis muets
Entre les cris des bêtes et les voix des humains sujets
Que j'interroge leur porte honoré d'indifférence
Ma dignité me laisse entrevoir l'aimable chance

Me sourit une antique connaissance hôtelière
Sinon je passe le gué et file loin des barrières
Et me loge dans un creux affable pour ma fatigue
Et du moins sans paroles me laisse manger des figues
Je digère ma nuit à la table des étoiles en fête
Ou subit l'affreux temps de la disette des défaites

Quand je suis l'hôte d'un ami reconnu par son accueil
Joyeux je flambe au feu ses paroles et recueille
Les braises brûlantes de son journal extraordinaire
Des dons merveilleux de son grand et humble ordinaire
Ma curiosité s'excite par des questions muettes
Que mon hôte devine et satisfait mes requêtes

Plus fort que moi le sentiment remonte des profondeurs
Et soudain je me mets à parler comme à mon heure
Où sans plus tarder je dis ce que je me sens devoir
Dire pendant qu'il est encore le temps de dresser mémoire
Que mes hôtes d'un instant profitent de mes récoltes
Que j'ai dument engrangées pour nourrir le sang désinvolte

Les pierres sont à l'humain ce que la pierre est à l'eau
Et le bon grain mûrit comme l'apprêt du parfait levain
Des mains travailleuses d'une payse au four du pays
Les hommes distribuent le pain à tous comme bien il faut
Vivre et mourir et naître sans peur ici et demain
Le plein chant d'amour des friches humaines a jailli

Avant l'aube le jour tend son poing dans un coin de la nuit
La rumeur inquiète tapie dans les collines humides
Et le vent capricieux retenant son souffle échaudé
Comme si tout devait commencer maintenant tel un ennui
Logé dans le cœur des pierres un poison apatride
Coule dans les veines de cette terre ravaudée

Et soudain il pleut du fer rougi et coule le sang noir
Les gestes dérégés des hommes et la parole muette
Des bouches qui se tordent et mordent leurs lèvres
Des ombres coupantes et des lames d'éclairs un drap noir
Recouvre d'encre l'horreur établie et les amulettes
Des chiens sans collier étonnés de brûler de fièvre

Comment les hommes d'ici n'avaient pas cru les remous
Dans l'eau des sources claires dans la boue des marais
Les tourbillons des vents le lait où le marc du café
Non le temps leur donnait la santé et l'éternel fou
Qui suffisait à leur contentement chaque jour fait
Sans qu'il ne fut jamais possible un seul autodafé

Pour le temps haché par le fer et la patience des vers
Aucun n'avait jamais fait cauchemar inouï de cette boue
Qui recouvrait mal le bonheur des simples ignorés
Faciles à rayer des cartes au temps des affaires
Des étrangers étant surgis de l'innommable trou
Pour se gaver d'or noir et hisser leur drapeau déshonoré

Ils avaient avec eux la confiance bornée au plus haut
Et les armées de pauvres convoaient les butins
Aux châteaux qu'ils construisaient en pierres et en sueur
Ils figuraient à l'heure des supplices témoins par défaut
Et gagnaient des tours au manège des tristes putains
Et les meilleurs remerciaient leurs bourreaux en quatrains

Terres usées jusqu'au sable et sources tariées de l'envie
Les hordes de déshérités filaient la ligne dure
De chaque côté de l'horizon l'errance les menait
D'une frontière à l'autre pour rançonner leur vie
D'un bout de haillon ils faisaient une digne voilure
Pour qu'on les vit de loin disparaître à jamais

Pays effacés sous les voies commerciales goudronnées
Pays volés aux souvenirs à la mémoire perdue
Sans billet de retour toujours en avant de la mort
Peuples vagabonds des crépuscules abandonnés
Sans sépulture qu'une couverture de terre nue
Ils vont, par millions, faire l'article au pied du veau d'or

On appelle sa vie la chance quand on est du bon côté
La balance est truquée le ventre à peu près plein
Les nuages ne tombent pas sur les têtes numérotées
Ah vraiment il fait bon survivre sans se faire botter
On consomme sa misère sans tirer sur ses liens
Et si on se tait le cerveau bien vide on peut roter

Seulement le soir revient avec son cortège d'ombres
Le sommeil agité par un souffle sur la braise des ruines
Nous entraîne au pays gras dans les bras des mères
Et tous les enfants qui ne se comptent plus en nombre
Appellent leurs pères quand la peur de naître culmine
Et les rêves soudain reprennent et l'utopie prospère

Pourquoi l'aube pour les veilleurs et le jour pour les morts
Sur la poussière du vieux temps voici la boue du nouveau
Avec de quoi pétrir les mains feront sentir le pays
Sans plus de fatigue que celle de l'or qui dort
Avec qui tout le monde réalisera les travaux
Et alors quels beaux visages la carte de ces pays

Vous lirez ce poème sage pays d'un visage
Où les tempêtes ont fini par amener le beau temps
Avec la patience et le calme dans l'effort
Vous ne regretterez pas votre obligé passage
Qu'à l'arrivée pour votre départ vous aimerez d'autant
Que la muse jamais ne dort l'amour jamais mort

Alors je suis revenu au pays plat l'assiette vide
Pas un grelot de sous sonnait dans l'écuelle du refus
Et les vallées et les montagnes déchaînaient leurs vagues
Et s'engouffraient dans l'abîme du ciel rouge éventré
Aucune ancre de bras ne retenait plus aucun surplus
Et la récolte était poussière de sueur et cris muets

Hommes quittent les ombres femmes lâchent les cruches
Fœtus dégringolent l'abîme des crues diluviennes
Les tripes du monde vomies sur le sol bétonné
Voici le saint profit des pères poussant leurs fils
Au crime signé d'un billet d'absolution pour bénéfiques
Que le dieu Argent repu verse dans la bourse d'un temple

Sommes-nous venus ici seulement pour compter les jours
Suis-je le troupeau apathique ou suis-je moi-même clique
Compté-je plus que mes doigts et l'alphabet des abeilles
Que mon miel serait bon tant que je verrai mille fleurs
Mon pain lèverait dans l'eau des sources salées de sueur
Tant j'entendrais le rossignol tant les oiseaux de nuit

Alors je suis reparti sans boussole à travers l'inconnu
J'ai traversé des forêts de griffes et des fleuves étrangleurs
Et jamais homme arrêté pour flairer l'immuable senteur
Que toujours me poursuivait une ombre en robe chagrine
Le vent d'un corps tiède sentant le musc et l'aubépine
Que je ne crois plus qu'en elle ma mie orpheline

Quel est ton nom à toi qui marche collé(e) à mon poème
Tu pousses mon épaule ou me tire par la manche
Gardant un cap que j'ai perdu me souvenant alors
De ma naissance au bord d'un fleuve où mon berceau
Dérive ayant quitté les bras innocents de mon être
Tu hisses ton voile épousant le vent qui me berce

Me voici sujet de l'illusion l'époux d'une chimère
Je débarque de ma galère fantôme pour échouer
Sur les quais des villes des solitudes emmurées
Et ton ombre douce a disparue dans le bitume
Dans le noir je crache mon infortune errance
La force verse sa lumière le Soleil disparaît

Ô, mes amis, qui habitez mon cœur, voyez, je pleure
Sans larmes mouillées ne pas me faire voir des ennemis
Car dans les cités je sens bien la jalousie de l'ennui
Qui cherche ses proies et les broie et coule le ciment
Désespoir pour distribuer ses illusions payantes
Je n'ai pas cent sous pour m'offrir un rire sur ma faim

Je suis libre et j'apprends à tenir haut en estime
Le refus poli l'indifférence mesquine le mépris
Ce qui est cousu dans les songes habillant les humains
Qui me ramène à moi accompagne ma solitude
Je suis sûr maintenant je cherche ma mie qui me cherche
Et tous sans un jour oublié partageons notre dèche

Le pays est de tous les côtés où tu regardes
Ne cherche plus trouve en plein ce qui fait une grâce
Dans un jour gris une menace un pari perdu
La beauté que tu peux voir tu l'as inventée sans orgueil
La faim est comblée sitôt que tu la nourris avec peu
La quantité de toi-même donne le curieux goût

Alors sur la ligne départ j'arrive de bon pied
Mets du vent dans mes souliers la gueuse peut gambiller
Je lui paierai Pampelune et un bon oreiller
Quand elle aura chanté j'embrasserai sa gorge nue
Elle m'appellera son prince me contera ses châteaux
Je couvrirai son sommeil de mon plus bel oripeau



LA PIERRE SANS NOM

Le vent d'éternité use la pierre dans le sable des vanités.

Poussières devenues vent jalourent les durs rochers.

L'eau de la bouche caresse l'instant envieux des mots ciselés au fronton des monuments.

L'humain n'a qu'une main pour humer l'écume de sa vie.

Et toutes les pierres nommées roulent entre les rochers indifférents et le mépris du sable.

Exilé involontaire sur la planète Terre : comme une pierre anonyme, le silence de la destinée se trouve à l'intérieur de cette île, le plus beau pays dans l'Univers.

Pierre précieuse, joyau unique, le cœur du pays où il fait si bon de vivre, où toute parole est bonne prise à sa source.

Une pierre sans nom qui prend le monde pour habit de voyage.

Peu importe le rocher de son départ, la pierre est un morceau d'étoile dans le lit du rêveur.

Aux matins de l'éveillé, la route, la maison et la tombe, ou peut-être bien une fronde.

Pierre taillée par la langue pour trouver l'écriture, l'anonyme signe son passage à l'éternité.

Et si la pierre rejoint l'abîme, une autre se présente à portée de la main de l'égaré.

Et toutes les pierres du voyage faites pour la durée sont dépassées par les vents tournants de la destinée.

Passant, fabrique des haltes imaginaires pour y déposer des vanités !

La pierre n'est pas mensongère, elle n'est qu'une pierre, un banal caillou dans le soulier d'un humain souffrant, en marche, et venu sur la Terre visiter ses territoires d'exil. Un humain qui a pour vivre, les sens allumés et la raison brûlante; et il ne lui reste du voyage que le sentiment profond de la joie d'être aimé, pour rien.

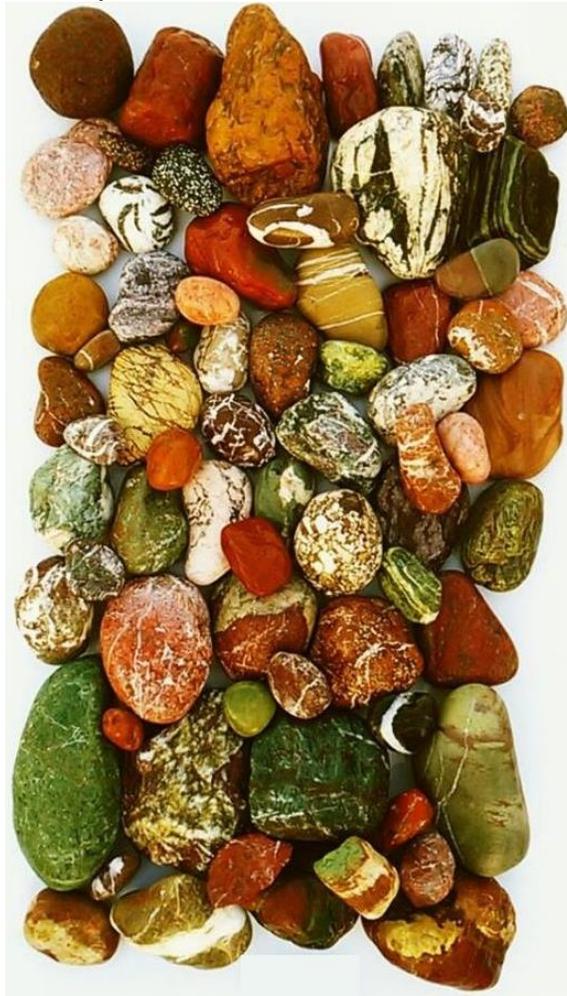
Une pierre dans la main d'un humain devient une pierre nommée.

Un humain sans pierre n'a jamais échoué sur les rives de l'entendement.

Un humain sans pierre n'a jamais roulé jusqu'à la tombe.

Être une pierre sans nom et avoir le vent pour soi, voilà toute joie.

Et me voici ! Suis-je venu pour rien ? Suis-je aimé sans raison ? Perdu sans intérêts ? Pierre, y es-tu ?



Postface :

Que personne ne fasse le portrait de l'auteur d'après ces paroles car, s'il éprouve de la compassion pour l'humanité, il n'est qu'un artisan écrivain et c'est donc son métier de fabriquer des ouvrages sur commande de son inspiration et les muses qui chérissent son génie depuis le berceau ajoutent la fantaisie pour nous charmer.

L'auteur inspiré,
Pierre Marcel MONTMORY
poesielavie@gmail.com

Illustrations :: composition de pierres du mont Safoon en Syrie par Nizar Ali BADR, sculpteur de Lattaquié

Poésie La Vie
Éditeur et Diffuseur
Culture Humaine et Art De Vivre

La muse jamais ne dort L'amour jamais mort

Avertissement ;

Ce texte n'est point fait pour être accompagné de musique. La seule musique que l'on y entend est celle de la voix de celui qui parle.

Ce texte n'est point écrit en vers mais en paroles. Les vers sont mangés par le parleur qui a fixé ici sa partition pour se répéter.

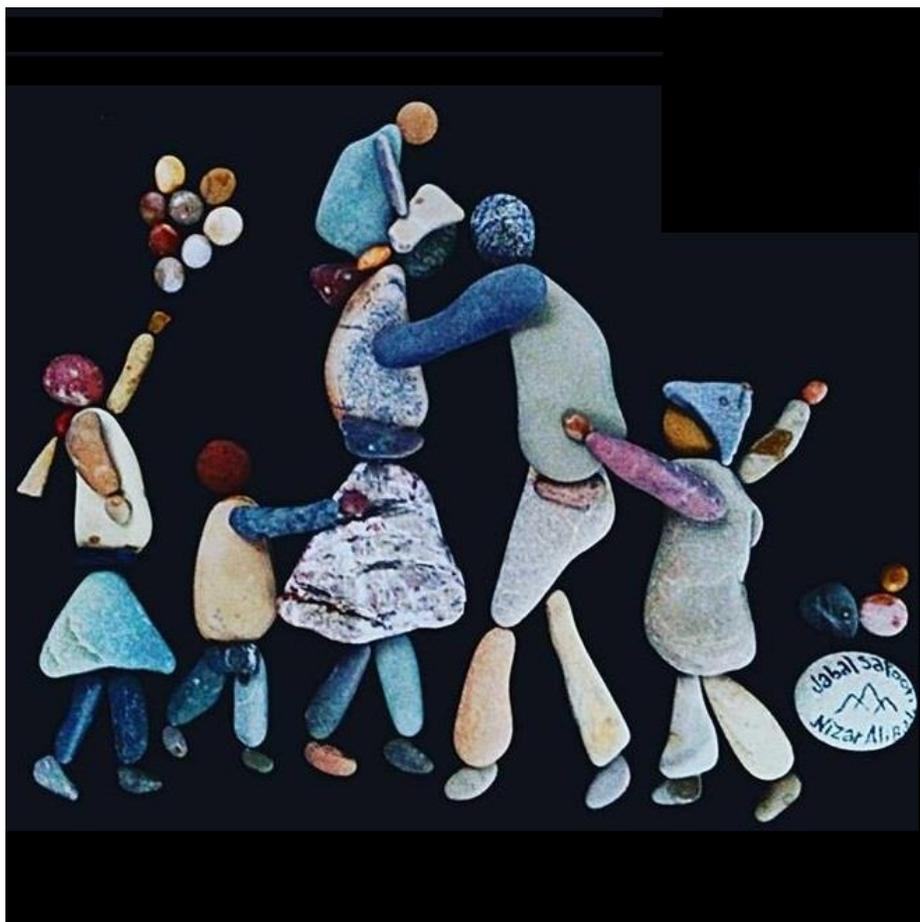
Il faut que ce soit le dit qui emporte toute vanité. Comme il faut vivre pour comprendre.

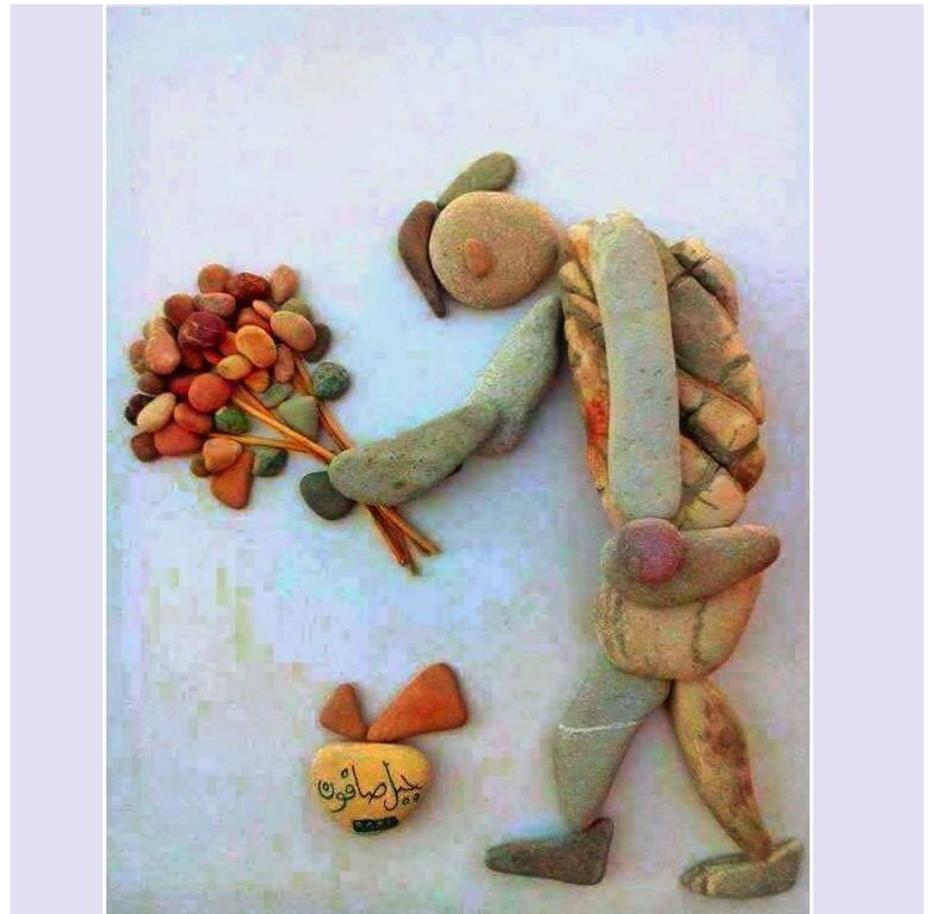
Que le verre soit plein du buveur mais que la coupe ne déborde. C'est assez de lignes écrites qui se bornent.

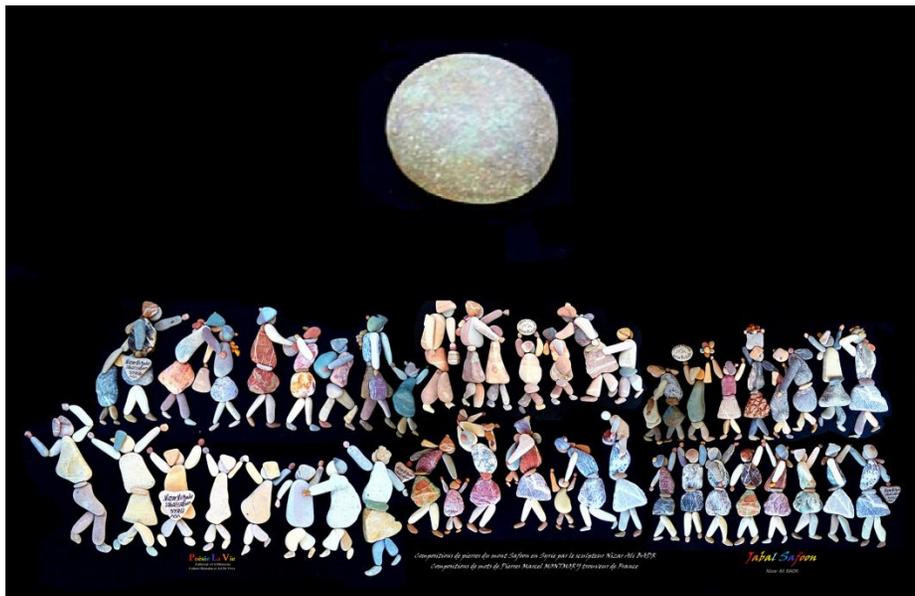
Tant n'est point qui suffit trop. Il est dur d'avoir faim quand tout le monde mange.

Vous voilà avertis.









HUMAINE DESTINÉE

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
 Chargées d'épines durcies au feu des étés
 Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
 Tandis que le noir du ciel entasse les orages
 Nous serons plus nombreux que les nuages
 Poussés par les vents qui transportent nos messages
 Nous chanterons dans nos têtes aux murs du silence
 Les litanies muettes qui ont mérité les potences
 Nous serons gorge sèche dans les sillons du sable
 Pour semer graines de colère et larmes de sang
 Et nos jeunesses en lambeaux se traînant
 Balanceront leurs rires rouillés à l'ineffable
 Terre rendue à l'acier plombant les murs
 Nous ne pouvons plus même un murmure
 Et la force des lâches nous oppresse
 Nous n'avons que la vie pour seule maîtresse
 Alors en un bouquet fraternel nous nous offrons
 Pour vaincre l'injuste sort fait à Cupidon
 Pour réparer l'offense à la beauté de Ninon
 Nous marchons solitaires sous le même nom
 Nous sommes la somme de nos chemins humains
 Plus nombreux que les roses et autant que les fleurs
 À veiller pour le lendemain, vaillants de cœur,
 À battre le blé des récoltes de nos deux mains

JOUR SAIN

Les ruines de l'oppression dans lesquelles
 Les anges s'incarnent en humains presque des îles
 Sur la terre entre les pierres et les sources d'eau
 Inspirent à nouveau le vent libre et l'oiseau
 Pour que les enfants jouent à la destinée
 Sous la voûte du ciel les étoiles d'argile
 Pétries par les mains qui mangent le pain du jour
 Les nuits enchantent les muses d'un poète
 Ses fidèles compagnons partage sa quête
 Et le Soleil jamais ne s'éteint ni la faim
 De connaître l'amante sous la Lune
 Sans témoin le refrain pénible des hunes
 Quand les navires virent sur des terres d'écueils
 Et que les marins brisent leur quille sur les quais
 Et que les filles à l'abandon les délivrent
 De leurs secrets pardons déchirants leur cœur
 Comme sur les lèvres bues d'une douceur
 Que les mères les rappellent au grand soir
 Des pères partis sur le front des bâtisses
 Les ruines de l'oppression dans lesquelles
 Les visages pieux couverts de cendres
 Lavent à l'eau pure les souillures bénies
 Et que le vent libre continue ses chemins
 Jusqu'au dernier souffle des humains
 Rassasié de sort commun et de chance
 D'échapper aux sermons et à la potence

SONNENT LES MATINS

Cheval noir pétri de l'argile de la nuit
 Vagabonde dans les prairies qui abondent
 Dans ce beau paradis sans propriétaire
 Quand le temps gris n'entasse pas les pierres
 Et que l'écume blanche de sa crinière
 Vole à la crête des vagues de la mer
 Un peu de sel pour pimenter sa danse
 Quand il entend le galop de son aimée
 Ses sabots rebondissent en pas feutrés
 Dans les fleurs tendres du printemps amoureux

Réveille ma mémoire assoupie dans les ruines
Où je lézarde au Soleil, le jour trop blanc
Pour dresser la bête, sauvage comme moi,
Paresseux s'abreuvant à l'ombre des feuillages
Et grignotant tous les fruits mûrs évanescents
Ce cheval va où il va, je vis si je peux
Sans galop rapide mais cheveux libres au vent
J'épouse la bonne fille de vie en marchant
Les muses jalouses marchent devant riant
Je mâche ma pomme croque dans leurs chairs
Elles me mordent la bouche je les laisse faire
Je pense au cheval et mon cœur galope
Cheval noir pétrit de l'argile de la nuit
Vagabonde dans les prairies qui abondent
Dans ce beau paradis sans propriétaire
Quand le temps gris n'entasse pas les pierres

INCONSOLABLE RAISON

Sur cette pierre je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités
Comme mes ennemis qui me poussent sur les routes
Et que je dois convoier pour chasser le doute
De leurs têtes ensorcelées par la haine facile
Je trahis les miens et promets à mes ennemis
Pour un peu de pain et de paix pour une nuit
Cette arche de bois gravée de mots par le feu
De la joie mystérieuse mise en déroute
Par les gestes fautifs d'idiots reconnaissants
Les maîtres des forges ont frappé sur l'enclume
Le rythme lancinant des miracles et des infortunes
Et le fer a battu la pierre injuste lancée au hasard
Pour prier des fantômes aux yeux effrayants
Qui font plier les genoux aux cœurs défaillants
La pierre a fait le chemin jusqu'à la cible
Et Goliath s'est écroulé comme une ruine
La maison du berger s'est dressée en croix
Les suppliciés ont réclamé de l'eau
Les soldats ont rejoint leurs mères
J'ai frotté mes mains avec de la terre

Au pied du grand mur jusqu'au ciel
Mes larmes étaient la rosée du matin
Quand l'ombre profonde quittait le désert
Et que les pierres roulaient leur sable
Mon sang rougissait comme le Levant
Les mouettes indolores ne saluaient plus l'Orient
Parce que je déchirais les restes de mes haillons
Sur cette pierre où je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités

DERNIÈRE SOLITUDE

Dernière solitude sans qu'il soit possible
De lui donner un nom à elle étranger
Un nom qui soit un catégorique néant
Face à face avec le nouveau monde renié
Une blessure ouverte dans le cœur naïf
D'un ancien natif des dernières dates héroïques
Du troupeau humain migrateur hasardeux
Entre les miradors fuyant les chiens polices
Civils délateurs des intelligences fines
Pour muscler le bras des malins virtuoses
Et les performeurs travailleurs zélés
Des machines à broyer les marges inutiles
Au bénéfice des avars de la parole
Uniques mouvements de troupe armée
Des meutes de la terreur nette assassine
Pendant les guerres intestines coliques
L'expulsion des manques à gagner
De la plus-value des intelligences vides
Pour accumuler le sang des lingots pleins
Dans les poches des actionnaires avides
Du vide de l'atmosphère des soumis affamés
De chairs putrides de la misère organisée
Des fonctionnaires corrompus serviles bien notés
Par les patrons modèles à copier-coller
Pour des morts conformes à la réalité
Au viol de l'entendement à la rapine
Virile société ouverte sur Auschwitz
Le poteau des fusillés porte le drapeau

DÉRIVE ININTERROMPUE

Il arrache sa langue pour ne plus se taire
Dans les hauts fonds des cités de la Terre
Il enferme sa voix aux confins du silence
Pour sentir monter en lui le sang du sens
Il ruse avec ses muses espiègles
Gueuses affriolantes déjouant les règles
Le monde emmuré devenu muet s'éloigne
Et s'éteignent les bruits des foires d'empoigne
Il noue les liens de l'oubli autour des vices
Pour un génie de sable il n'est que novice
Et il jette loin son boulet dans les bas-fonds
Les remous de la foule l'inspireront
Le jour du départ chaque heure est fatidique
Pour éloigner sa barque de la rive maudite
Combien de jours avant une terre d'écueil
Pour composer en solitaire son chant d'accueil
Que les muses accompagneront de leurs douces voix
Ce marin de l'Univers cabotant sans lois
Parle le cœur à la bouche une langue neuve
Exilé de la Corne d'Or à Terre-Neuve

SORTI DE LA MER

Sorti de la mer il échoue sur le gravier
D'une terre où son écueil se disperse
En morceaux de son être comme des îles sœurs
Il se ramasse comme le reflux contre les rochers
Comme le flux pour marcher le monde en chantier
Quand le pied des humains façonne rêve
Et chemins ouverts sur l'aventure des esprits
Sorti de la mer tel le magicien surpris
Par l'invention qui lui survivra au glaive
Des miettes de pain dispersées dans le vivier
À d'improbables mouettes de s'approcher
Pour un vol reconnaissant le piège de la peur
De retourner dans le néant des averses
Tandis qu'il culbute sur des masques entiers
Les roches muettes bavardent sous les traits
Du ciseau expressif d'un poète discret

Qui a taillé les portraits de forts caractères
Dont les épopées sont rendues à la terre
Ou bien leur histoire s'ingénie dans les parages
Tandis qu'il essaie d'en déchiffrer les adages
Le vent l'enveloppe comme un habit de soie
Et le bruit des vagues vous ramène à soi
La musique du présent éternel dans le cœur
De l'horizon s'approche comme un acteur
Et joue sur une scène le sable coulant des mains
La sérénade des nuits jusqu'à l'adieu des matins
Aux amants perdus les jours brûlants leur fièvre
À l'ombre de l'encre versée des poèmes d'orfèvres
Sorti de la pierre le masque défie le temps
Malgré ses entailles il se moque des vents
Et toutes les eaux et la terre sur sa tête
Ne pourront ignorer l'arrogance muette
De ces solides soldats paisibles insurgés
Qui ne connaissent que les vents et les marées
Les étoiles les suivent comme des filles charmées
Et le capitaine poète leur chante des mélopées
Seuls, les solitaires écueils s'écartent
Pour leur délivrer bon chemin pour leur barque
Tandis que les dieux en colère frappent le vide
Le ciel laisse gueuler le tonnerre stupide
Après quoi la pluie après elle le beau temps
Les marins gagnent la quille les filles vont chantant

ÉCHOUAGE

Qui chante la paix, la muse musicienne,
Aborde les rives sur les ailes du vent
Et ceux qui attendent toujours qu'on vienne
Happent dans leur filet la lumière des passants
Et envoient à ces musiciens quelques saluts
Lumières captées par des sirènes curieuses
Qui voient venir à elles des mondes inconnus
Des esquifs branlants ou des proues sérieuses
Frôlent leurs côtes sensibles au courant
Et débarquent avec leur viatique encombrant
Les muses aimables les guident quand même

D'affreux génies les traquent comme des baleines
Alors ils déboulent sur les quais de partout
Les caboulots les invitent à boire avec tous
Des liqueurs fortes qui calment même les fous
Quand les délateurs courent à leurs trousse
Papiers tampons profilent des ombres suspectes
Sitôt qu'un quidam zélé les inspecte
Ils tremblent un peu sur leurs jambes maigres
Ces innocents qui ne sont pas de la pègre
Mais qui de leurs galères ont gardé mauvais air
Parce que les flots sont trop lâches et amers

ÉCHOUEMENT

Première heure de la nuit il tourne lui-même
Dans les ressacs du sol cherchant le fond du lit
De l'océan il remonte à la surface sèche
Se cramponnant aux nœuds de la dèche
Il espère la corde solide, un répit
Pour somnoler entre deux heures blêmes
Pour ses rêves cruels qui le malmènent
Les cris voyous le taraudent sans merci
Comme si les incendies allumaient les mèches
Les rancunes sucrées que les flammes lèchent
La peau du supplicé déchirée sans délit
La voix des ordres ordonne qu'on l'emmène
Le voici haletant dans la cage barbelée
D'ombres rugueuses et d'haleines puantes
Roulant dans la boue des miradors
Les foules de ceux-là qui n'ont pour tort
Que d'avoir le regard et l'allure fuyante
Échappés des murs et jamais rappelés
La deuxième heure supplice des damnées
Quand le poing ganté relève son masque
Ses yeux blanchis éclairent la peur du maton
Qui prend son élan pour appliquer la question
Et qui pour réponse laisse tomber le corps flasque
D'un coup de crayon raye l'âme mal née
Il est de tous les sortilèges contre tous
Qui laissent courir le vent des rues policées

Par le doux sommeil des justes consciences
Dans la conformité des forts en sciences
Qui ajustent leurs regards au front plissé
Des palais vieillissants par les rudes frousses
De tous les convois des sans noms et n'avoir pas
Échoués et non promis aux langues de bois
Qui renaissent de leurs cendres comme le feu
Qui couve sa revanche sous les graves ruines
Marmonne des prières de pierres chagrines
Les jours reviennent et chassent les ténébreux

L'AUBE

Tiré de son cauchemar par les rires d'enfants gâtés
Le vie se moque des boniments, donne son présent
Comme un cadeau il reçoit l'invite à la promenade
Et alors il s'aperçoit qu'il marche dans la clarté
Et que son cœur tremble d'un doux sentiment
Il se prend à fredonner au vent une aubade
Des moineaux endimanchés piaffent en fête
Il s'assoit sur un banc comme la beauté innocente
Son corps déguenillé offre son visage
Les passants étonnés reconnaissent le sage
Qui ne fait rien de toutes les heures toquantes
Et qui donne aux oiseaux le pain de sa quête
Après le juste matin et l'heure du turbin
L'homme du banc se lève, secoue son chapeau
Il emprunte le boulevard pour le remonter
À l'heure de l'apéro il rejoint ses poteaux
Qui font à cheval le paris des paris urbains
Il s'approche d'eux et continue à raconter
Ce que dit cet homme il faut le suivre en marche
Car il n'est pas omnibus et saute des points
Il s'arrête pour toiser de près son prochain
Il voit les yeux devine le cœur avise l'arche
Et si le sbire lui plaît et lui cause s'il vous plaît
Monsieur voyez-vous le monde est en marche

Pierre Marcel Montmory Éditeur
2020-Montréal-ISBN 978-2-924985-70-0



MIDI

Ah, midi, c'est l'heure des titis qui vont becter
 Pendant la pause des employés il va quêtant
 Leur offrir des bonjours et tout son boniment
 En ouvrant les portes et saluant du chapeau
 Ces belles dames ses beaux messieurs en paletot
 Cèdent la dime du dépit la lèvre humectée

Quand c'est l'heure la fourmilière repart
 Dans l'autre sens finir la journée à l'envers
 De l'endroit où l'homme sage n'est guère
 Que pour s'absenter dans des rêveries de départ
 Et quand tout le monde du travail est en congé
 Il est seul à arpenter le pavé, oyez !

SOIR

Le soir est un autre jour avec d'autres soleils
 Car la nuit les êtres ne sont pas pareils
 Ils promènent leurs ombres comme feu follet
 Des néons stridents et des phares perdus
 Ils montent des manèges avec des farfadets
 Et espèrent trouver là la vérité toute nue
 Sage qui fait sa manche pour coudre son festin
 Car avant l'aube on le pourchasse dehors
 Et le café crème et les croissants valent de l'or
 Et comme il ne veut se priver de rien
 Il joue la comédie aux portes des châteaux
 Et parfois il finit sa chanson au violon

NUIT

Son salut il le doit à quelques âmes charitables
 Qui trouvent sa déconvenue pardonnable
 Et de port en port, sur la corde raide,
 Il sommeille comme un juste qui plaide
 Au tribunal des étoiles les jurés sont des cloches
 Qui sonnent la charge aux pions des bastoches



Pierre Marcel MONTMORY

- *trouveur* -

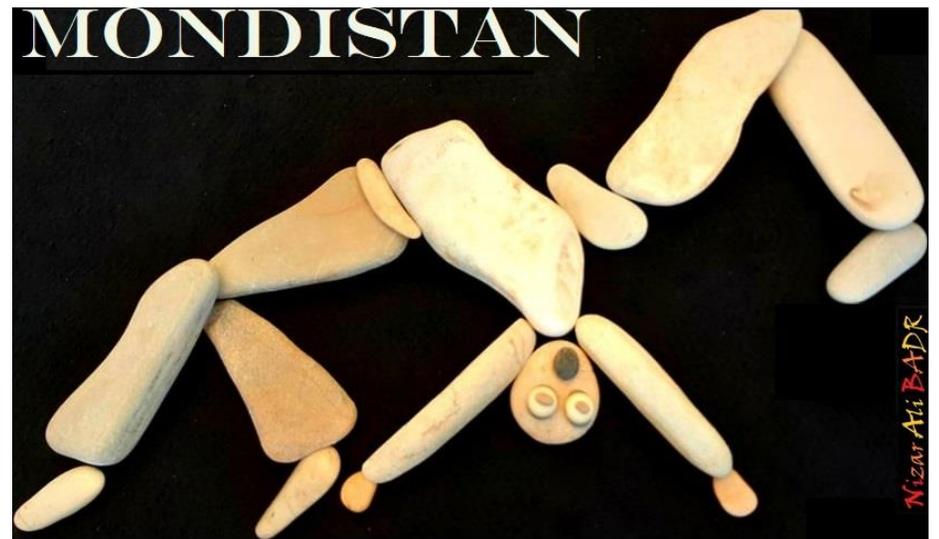




Qui dois-je haïr aujourd'hui ? / Le chef te dira qui tu es.
La mort gagne toutes les guerres.
Personne ne demande pardon pour la misère.

Être humain ou être quelqu'un / Avoir la vie ou avoir l'argent
Ils voulaient l'amour / Ils ont eu du sexe
Ils cherchaient l'argent / Ils ont trouvé la mort
Ils désiraient le pouvoir / Ils sont restés impuissants
Ils fuyaient la solitude / Ils se sont perdus
Ils voulaient posséder / Ils n'ont plus rien
La politique est une médecine / La santé est un business
Les gens des clients / L'hospitalité a fermé ses portes
Les cœurs sont en abîme / La haine est systémique
L'argent le dernier mot / Achetez ! La mort le crédit
La croyance une science / La volonté une paresse
Le désir un appel d'offre / L'humanité un désert
Les gens absents / La planète vide

Soldats : assassins professionnels.
Pour se débarrasser des révoltes et de la pauvreté.
Les gouvernements tuent les pauvres.
Du moment que vous mangez !
Un révolutionnaire + un revolver = la faiblesse politique.
La révolution fut tranquille, tout le monde s'est endormi.
Fabricants d'armes : complices des crimes.
L'Humanité est une mauvaise mère.
Les dictateurs portent le masque de la peur
Les politiciens bien malins ne craignent rien
Les collabos distribuent les vaccins
De la guerre le virus sortira vainqueur
L'intelligence est l'ennemie / La science est mise au tapis
Les charlatans font des affaires
Les rois de la finance prospèrent
Jeunesse soldate barbue tatouée de la tête aux pieds
Roule ses muscles gonflés / L'armée a de bonnes recrues
Le Mondistan mange ses enfants
Plus de révolte le monde assis
Chacun son tour de pain rassis
Langue coupée n'a plus d'envie
Les sous-marins nucléaires sont-ils racistes ?
Les gens aiment la guerre / La paix par les armes !
Les gens sont contents avec la misère.
La Mort fait crédit.
Ils disent tout sauf ce qu'ils pensent.
La parole disparaît, place au blabla.
Parole disparue, art disparu, barbarie crue.
Dans le désordre il est plus facile de mettre de l'ordre.
Ils ont besoin d'un chef et du coup de pied au cul qui va avec
Les enfants du virtuel n'auront jamais d'ailes.
Argent : dieu de tous les dieux / Banquiers : grands prêtres
Tu dis : mon pays? Tu n'es que locataire
Avec le droit de circuler



Allo, la police ?
Y a un mec qui parle et qui dit ce qu'il pense :
Sans masque !
CHANSON : Le virus de la misère.
Les dictateurs portent le masque de la peur.
Le peuple dictateur choisit ses chefs.
Ils ont hâte de reprendre leur vie insouciant.
Pourvu qu'ils mangent et puissent se taire.
Ils échangent la vie contre une douce misère.
Ils crient quand on exagère. / Les compromis les satisfont.
Ils ne lèveront pas la tête.
Ils se tournent vers le ciel sans le voir.
Ils sont refus de naître morts à la vie.
Hey, l'artiste ! Si t'as le don donne !
Si t'as pas d'sous, prends un boulot !
Bas les masques la comédie est terminée !

Ce n'est pas le virus Qui détruit les pays
Qui assassine des gens / Qui appauvrit le peuple
Qui viole et qui vole / Qui méprise la vie
Qui a pour dieu l'argent / Qui a pour drapeau la haine
Qui a pour hymne le cri des suppliciés
Ce n'est pas le virus / Qui fabrique des armes
Qui construit des prisons
Qui abandonne ses enfants / Qui torture la femme
Qui s'engage dans l'armée / Qui se convertit au mensonge
Qui élit des imbéciles / Qui obéit à des larbins
Ce n'est pas le virus / Qui goudronne la Terre
Qui bétonne le ciel / Qui enfume le vent / Qui pourrit l'eau
Qui interdit l'amour / Qui souille la beauté
Qui s'haït lui-même / Qui haït les autres
Ce n'est pas le virus / Qui rabroue le savant / Qui exclut le poète
Qui ne sort pas de sa communauté
Qui ne pense qu'à sa panse / Qui est apolitique
Qui est consommateur / Qui se tait
Qui s'applique à se taire



LE LIVRE DE LA VIE

Le livre de la vie vivante est la vie vécue dans le présent, son chef-d'œuvre, la grande bibliothèque des éveillés, où chacun n'est qu'une lettre dans une page.

Le livre de la Vie s'écrit avec le cœur éveillé.

Le livre du cœur éveillé exprime les sentiments de son lecteur.

Le livre de la Vie exprime une pensée libre et toute la gratitude due à sa beauté.

Les arts humains sont l'interprétation virtuelle de la vie créatrice.

L'artisan reproduit et imite ce qui existe déjà puis il renouvelle le souvenir d'avoir été pour être.

Le confort vient de la nécessité, la nécessité crée la civilisation.

Le moderne couche sur un vieux lit d'humus de connaissances duquel l'amoureux poète confie au savant rêveur les nouvelles pousses et au philosophe les fermentations.

Le jour nouveau se lève ailleurs que celui d'hier dans un même univers d'imagination et l'humain étonné de tous ses sens est le seul maître à bord du navire de sa propre vie.

À la dérive des hasards, l'équilibre inconstant des harmonies favorise le désordre naturel de la vie.

Et l'individu, porté par sa paresse naturelle, animal insatisfait - même ayant comblé ses besoins vitaux, s'angoisse, s'emplit de fébrilité malade, et aime sa folie jusqu'à en être guéri que lorsqu'il l'a connue pour la quitter, et devenir enfin mature, et se conduire en sage amoureux, marié à la vie pour la quitter d'accord.

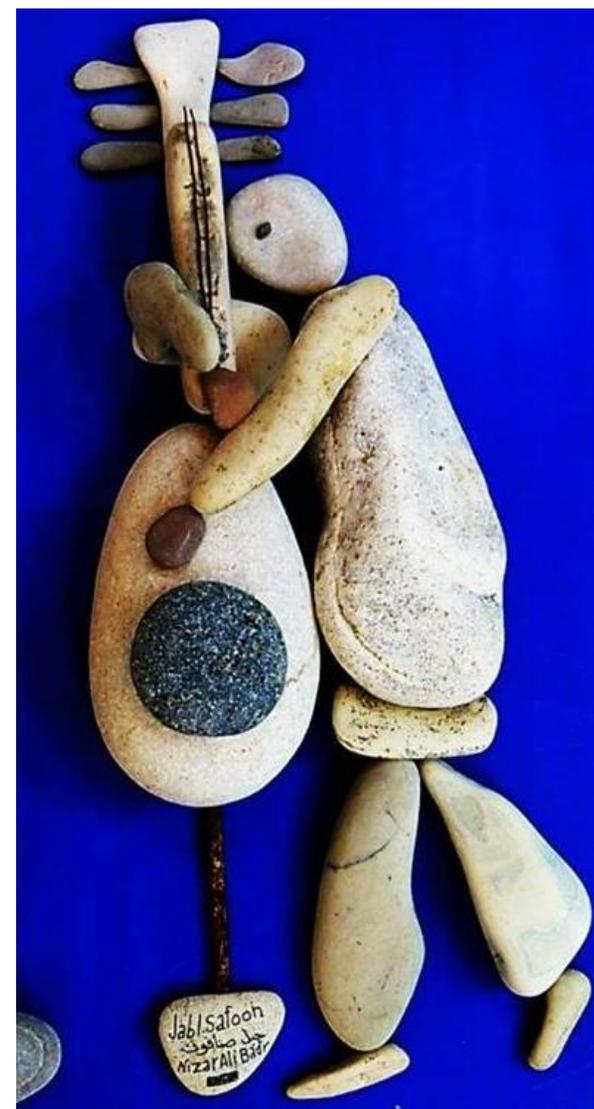
La guerre vient des humains immatures, enfants adolescents insatisfaits du confort qu'ils ont hérité de la nature toute sage.

La nature est sage de nous donner des ancêtres matures

pour conseils, et des jours pour nous éveiller à sa simplicité.

Les nouveaux nés, riches héritiers de la nature, naissent nus, s'occupent à grandir, couvrent leur nudité corporelle et remplissent tant bien que mal le grenier de leur tête de nourriture fraîche ou avariée.

Les meilleurs des animaux ne sont pas les humains plus forts mais les plus adaptés à la simplicité de cet art de vivre que l'homme angoissé complique jusqu'au délire.



Jabal Safoon
نزار علي بدر

HUMAINS

Nous recevons tout du ciel et de la terre
Des dons à offrir des enfants à cultiver
Apportés par le vent et bercés par la mer
Les présents de l'eau et des fruits à manger
Mais l'imagination trop bien nourrie de feu
Repeint le ciel déchire la terre les yeux
Des amoureux mélangent leurs larmes salées
Parce que des cœurs secs viennent tout leur voler

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les hommes et les femmes vivent en tremblant
Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les oiseaux ne chantent plus les fleurs se fanant
Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Le poète sera tué par les méchants
Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
L'amour amour s'est enfui des cœurs hivernant

Je n'ai pas de curiosité pour la mort
Pour l'abîme du néant des jeteurs de sort
Je ne perdrai pas ma vie à jouer au plus fort
Laisant les corps des putains aboyer dehors
Je dis « Je » car je pense seul mes vraies pensées
Je couche avec ma secrète vérité
Sauf votre respect et j'oublie la morale
Je dis et je fais un juste ni bien ni mal

Son âme numérisée son désir coupé
Amour interdit et privé de la beauté
L'errant traverse des déserts sans eau
Sa soif de lui-même excite ses envies
Il négocie son passage à travers les nuits
Et le jour compte ses faiblesses et ses os
Il marche la longueur de son renoncement
Car la volonté abandonne les pénitents

Les faces de la mort défilent dans les rues
L'artisan fabrique des blocs de silence
Les marchands vendent de la cendre et du sel
Le prix des terres stériles flambent au soleil
Entre les murs la patience des suicidés
Clients admirent le vide aux fenêtres
Devant les portes la misère réclame
Un peu de désordre pour bonne police

L'horizon tendu d'acier étrangle son cri
Les vents des fumées étouffent les visions
Les mères promènent des sarcophages
Les éboueurs ramassent le sang pourri
Des fonctionnaires matraquent les moineaux pâles
Les prêtres fourbissent les oripeaux sales
Les cloches fêlées sonnent dans les abîmes
Il est midi dans le camp des usines

Les politiciens bien gras mangent de l'argent
Les citoyens sont de bons clients à crédit
L'armée en premier se gave de budgets
Les polices en second protègent le riche
Des hordes de pauvres pratiquent tous les sports
Et sur les rings les bêtes déchirent leur peau
Les hommes d'affaires parient tant le massacre
Paix des armes une trêve simulacre

Les docteurs administrent les folles envies
Les malades cherchent de nouvelles maladies
Surtout ne pas penser le danger évident
Ce qui est normal est une pierre tombale
Alors on consomme tout ce qui assomme
Ne pas rêver est une chance de survie
On est en éveil ou absent pour le présent
La pointeuse rend tous les comptes transparents

Honte à celui qui priait à l'étude
Les dieux ont perdu toute mansuétude
En exil les volontaires ici l'espoir
Bannie la science ici la croyance
Un humain à genoux plutôt que dieu debout
Des enfants sans questions pas de cancrs
chantant
Humain au garde-à-vous plutôt que dansant nu
Humaine stérile non terre à chérir

Et quand dans le désordre revient l'harmonie
Et toutes les bêtes qui font la fête au nid
L'amoureux pleure de joie embrasse sa mie
Nature libertine aux belles vertus
Le monde paraît si beau aux enfants nouveaux
Que pères et mères embrassent leurs êtres
Avoir la vie n'est pas trop à porter longtemps
Quand on aime d'amour on a toujours le temps

Les piafs endimanchés pépient des chansonnettes
Les gens remplissent leurs verres de poèmes
Quand les horloges repartent en vacances
Les gais pinsons font la belle escampette
Le tour du monde sur place au palace
Les copains amènent leurs cavalières
Et l'on peut voir encore sur les quais des ports
Des bateaux en bois toutes les voiles dehors

LA MER LA VIE LA TERRE

LA MER

L'ordre dans le chaos d'un disciple chahuteur
Obéit à la fuite devant le courage dompteur
La vie brève brave la mort subite
L'enchanteur des rêves suscite
Des pensées creuses les yeux fermés
Des grands gestes foulant l'éternité
Écrit avec la plume légère
Son sentiment à une passagère

LA VIE

Ce que tu sais te porte
Ce que tu ignores t'attend
Il n'y pas vraiment de porte
Que l'ignorance ne puisse franchir
Si dans l'instant pour ouvrir
La curiosité soudaine t'oblige
À taire les fredaines du vent
Pour accueillir le prodige

LA TERRE

Elle ne dit rien elle ne se bat
Elle a le temps tu n'en as pas
Tu respires ce qu'elle t'inspire
Si tu es lâche tu peux la conquérir
Ta volonté n'est pour elle ambition
Ton paradis plein et vide ta nation
Toutes les races qui y surviennent
N'auront plus de gloire que la tienne

LE CIEL

Lève les yeux vers ta petitesse
Ferme ta bouche sur tes faiblesses
Ton nez suffit pour tes proies
Ta peau se tanne par la foi
Tes oreilles averties du silence
Ta marche écourtée de malchance
Tu suis ton ombre de troupeau
Une main sur le cœur l'autre au couteau

LE SOLEIL

L'éclat de tes yeux reflète sa lumière
Ton sang bouillonne dans sa chaudière
Étoile de feu en lutte contre l'oubli
Tes jours paraissent après la nuit
Ton arche cabote sur les flots trop salés
Drague les fonds pleins et aborde les terres habitées
Tu te consumes feu de paille orgueilleux
Ta fierté se moque des astres oublieux

LA LUNE

Tu franchis le jusant aux marées claires
Ton navire passe au noir les frontières
Te voilà marin dans les bras des douces
Qui consolent sur les quais les mousses
Te voici donc capitaine de tes horizons
Ton équipage chante des légendes à l'unisson
Sur le pont de l'Univers passent les bohémiennes
Hautes mers joyeuses qui te mènent

L'EAU

Elle calme la soif de vivre
Le halètement des gens ivres
Sa caresse polit l'ingratitude
Sa froideur saisit le ridicule
Sa bouche prévient les rieurs
Ses yeux confondent les voyeurs
Son corps habite les corps
Elle est notre encore

LE FEU

La flamme forge les dons
Le génie part en fumée
Il laisse dans les cendres
Le goût amer de Décembre
Un trésor inachevé pour les muses
Curieux jouet qui amuse
Le temps d'un soupir il bondit
Et sa renommée est le dit

L'AIR

Il apporte la musique
On chante son nom
Il n'est pas une réplique
Qui lui réponde non
Il allège l'émotion
Il dessine les visages
Il manque à la mort
Il abonde au sort

CONSOLATION

Le Soleil pleure la pluie grise chagrine
Le mauvais œil brumeux cache les amoureux
Et leurs baisers mouillés goûtent le miel du ciel
Bleu dans les yeux ravis du jour qui sommeille
Beauté et Amour écrivent une comptine
Une berceuse pour liberté des heureux

POÈME SERVI

Un poème console comme un verre de vin
La farandole des ennuis des lendemains
Dans la vie il n'y a pas qu'un seul chemin
Ressers-toi un vers de poésie ta catin

ADDITION

Tu peux compter les jours mais pas tous tes amours
Quand on a bien vécu on dit si j'avais su

XÉNOS ou L'ÉTRANGER

C'est la nuit. C'est toujours la nuit que ça commence. Comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Xénos ouvre les yeux. Il s'est endormi en plein soleil. Il a marché depuis il ne sait combien de temps. Sa veste et ses pantalons de jean lui collent à la peau. Il frissonne. Le vent doux enveloppe encore son rêve.



Blotti conte la pierre, il étire ses membres engourdis. Il ne pense pas. Il sourit au ciel étoilé. Il n'ose pas se mettre debout. Il voudrait encore s'enfoncer mais son corps fait surface; l'esprit léger il se lève. Tout autour l'horizon est opaque comme une barrière de granit. Il franchit le talus et se retrouve sur le chemin creux. C'est le grand silence. La nuit ne fait que commencer.

Ses chaussures trop grandes accrochent les pierres. Son pas alerte hésite dans le noir du chemin. Il se sent las mais reposé. Une pensée lui vient comme un éclair. Il grimace à la lumière pâle du ciel, la Lune jaunit sa face. Il lève la tête et l'ombre de ses orbites disparaît. Son visage est livide. Comme la pensée à laquelle il ne peut mettre de mot.

Son cœur bat trop vite. Il s'arrête et pose sa main sur sa poitrine. Son pouls fiévreux lui envoie de la chaleur jusqu'aux extrémités du corps. Il tremble. Des gouttes de sueur froide ruissèlent sur toute sa peau.

Quand même il serait resté, qu'il n'aurait pas fui. Car il s'agit bien d'une fuite, n'est-ce pas, du courage il en a, même que c'est lui qui a prévenu les autres avant l'évènement; il s'était préparé à les secourir, au cas où. Mais, pourquoi la fuite?

Et maintenant, sur cette route déserte, loin du malheur, il marche seul avec le destin pour lui. Qu'a-t-il fait des autres?

Xénos reprend sa marche. Son cœur s'est calmé. Maintenant il est tranquille. L'alerte est passée. Il peut continuer. Mais il lui semble marcher sur place. La nuit l'encercle avec sa cage noire, humide. Le froid le saisit un peu alors il accélère son pas, traînant les chaussures qu'il a trouvé sur un mort; les siennes, il les avait usées.

Depuis combien de temps? Depuis combien de temps savait-il que le mal était entré et que l'œil pernicieux du temps avait désigné les siens, pour en finir, mais de quoi?

Du jour et des jours. Xénos était hébété. Il fallait se cacher du soleil, maintenant que la peur était venue et s'était installée.

Et des jours s'étaient écoulés sans qu'il retourne à son travail. Il n'avait pas dit au revoir aux copains, pas même au patron qui était confiant lui, en l'avenir.

Une voix en lui murmurait : « Tu ne peux plus retourner chez toi, c'est trop tard pour leur expliquer, puisqu'avant, à cause de leur insouciance, ils ne t'auraient même pas entendu, et tes paroles les

auraient fait rire, de toi. Toi qu'ils aimaient bien à condition que tu sois comme eux, un enfant jouant avec les facilités de la vie qui font penser à rien; à rien que consommer les plaisirs, pour oublier la dure peine des travaux absurdes que le soleil, éclairé, de ses feux.

De ses feux dont la brûlure exténuante pouvait réveiller en toi quelque pensée, une vision pas ordinaire, dans le temps du repos, quand la journée a pris sa part de sang et que ton corps se redresse et que tu vas ouvrir la bouche, pour parler ».

Dans le tréfonds de lui la voix s'est tue. Et il est maintenant, seul avec la nuit.

Sa fuite le mène où elle veut.

Xénos escalade les marches du jour, la pierre usée du monde dans la poussière étoilée de lumière, éclat blafard d'un matin monotone, bruit sourd de l'abîme. Sous ses oripeaux couverts de graines et d'humus, Xénos sue en remontant vers la source, à l'orifice béant, devant la nuit, derrière. Il ne sait pas s'il avance ou reste à la même place, comme pétrifié.

Pourtant, de l'humus se répand et des graines tombent au cours de la marche. Le jour, dressé comme un temple, fixe les gerbes. Il se met à en cueillir les têtes et leurs fleurs éclatent dans ses paumes, leurs parfums colorent sa sueur. Dans sa bouche, un goût acide. Il mâche un épi de rose. C'est un feu doux comme le soleil, dans la lumière crue de l'espace sans borne.

Il marche toujours, enfin, il croît qu'il marche, qu'il avance vers le point jaune d'une étoile, qu'elle l'éblouit de son éclat, alors, il baisse les yeux pour voir la route. Il ne peut voir ses pas qui filent dans un nuage poudreux d'eau. Puis il sent des flaques, dans des trous il s'enfoncé, de pire en pire, il entre dans le liquide et aussitôt ressort sur le dos d'une pierre.

L'épaule nue de la dune frissonne sous les embruns de l'océan. Xénos devine la barre des vagues prête à fracasser ce néant paysage, visage angoissé, torturé, une grimace du jour. Il aperçoit l'océan qui dérive, sur le ciel. L'étoile jaune a grossi, il se laisse glisser sur le sable.

Le vent rôde ici, il vient jusqu'à lui, le drape et l'étouffe. Il suffoque. Un bourdon vibre, terrible, des tambours battent ses tympan. Le vent passe et va se tenir tout prêt. Le silence strident l'entoure comme un mur de fer. Et le sable coule comme une source vers le fond de l'océan qui, martelant ses vagues, fraye un passage au navire.

Le bateau échoue, sa proue s'écrase en fracas, sa coque se brise comme un œuf, ses trois mats s'abattent comme des arbres, foudroyés par l'orage, ses voiles partent en lambeaux. Xénos se redresse soudain, il veut arracher ses hardes qui pendent à son corps comme une peau gluante. Ses mains moites s'engluent dans cette boue qui le couvre.

Il a chaud et il a soif, d'un coup, comme au sortir d'un cauchemar. Il fait beau, et pourtant c'est bien une tempête qui a amené l'épave. Il voit une foule sortir de l'eau, gesticulant, hurlant sans doute, car il n'entend rien, que le vent qui gronde près de lui et, plus près encore, ce silence qui l'étourdit.

Il croît s'endormir mais il a les yeux grand ouverts. Un nuage bleu passe avec son ombre noire, le couvre de nuit. Puis, d'un coup, ses yeux sont envahis de lumière. La foule avance. Sans doute espère-t-

elle quelque-chose de lui. Doit-il se retirer pour leur dire qu'il ne sait pas? Il aimerait mieux qu'ils passent sans le voir. Il a la certitude de dormir éveillé.

La foule rescapée s'est arrêtée à douze pas. Ils se tiennent en demi-cercle. Un personnage sort de leur masse, sa silhouette noire grandissant sur l'éclat vif du sable mouillé. C'est un géant habillé de riches étoffes bariolées, il porte sur sa tête un masque d'or massif. Les yeux énormes fixent Xénos. Les lèvres du géant remuent, comme s'il parlait fort pour couvrir le bourdon du vent qui s'est rapproché. Xénos reste sourd à la voix du géant.

Le géant fait des gestes vers la foule qui s'approche et grandit autour de lui. Mille masques noirs tournent leurs yeux morts, ouvrent leurs gueules édentées, muettes. Seul le géant a une langue qui danse dans sa bouche avec des mots que Xénos ne peut déchiffrer. Il perçoit des éclats, des rumeurs de gorge, des grincements d'os. Sous son masque d'or, le géant est en transe.

Alors tout bascule. Xénos tombe et roule dans l'ombre et disparaît. Pour reparaître, seul, sur la grève qui roule ses galets comme roulent les mots muets dans sa bouche.

Le géant raconte l'histoire de ce naufrage. Xénos n'entend aucun son mais sa vision se remplit d'images éclatées. Ses oripeaux lui paraissent légers et le bourdon du vent redevient monotone.

Le géant est assis là-bas, face à l'océan, et la foule des masques morts se faufile sur l'ombre horizontale. Comme une orfraie, la foule pousse des petits cris aigus et stridents. Xénos parle à la cadence de cette farandole de la nuit. Xénos dit, sans ouïr sa propre parole.

Le géant écoute le récit du naufrage de Xénos. Étrange est la voix, faisant vibrer l'air tiède et humide :

« Tu es sacrifié comme cette foule désuète, mais tu n'es pas mort pour le monde. Tu es né du chaos, pour l'ordre. Le Grand Mystère commande ».

Le géant soupire et la vague écume :

« Tu devras goûter ses choses terrestres qui seront sur ton chemin, tu devras donner un nom aux choses et aux êtres, à ces masques morts qui errent dans le désordre et la confusion ».

Le génie des vivants souffle et dit encore :

« Tu es vivant parmi les morts et les gisants, tu vis parmi eux. Cherche à comprendre de quoi est faite leur matière en action et rappelles-toi ta marche sur cette misérable terre; tout cela afin que l'esprit règne toujours, sans l'homme ou avec lui : avec sa mémoire remplie de ses morts – tu t'en nourriras sans cesse pour accroître le génie de l'esprit. Tu deviendras sage quand les choses et les êtres ne t'étonneront plus, tu sauras enfin pourquoi ils sont ainsi. Tu auras vaincu le temps. Ne cherche plus la réponse aux questions des morts, ces questions mortes avec leurs réponses : d'où viens-tu, où vas-tu? Jouis éternellement en faisant don de ta personne aux masques morts, car vit en eux aussi, l'esprit ».

Le géant est entré dans la mer et le soleil a mis son masque d'or.

Pierre Marcel MONTMORY

- *trouveur* -



**Chaque être humain est un pays à défricher.
Il n'existe pas d'être humain sans culture.**



Nizar Ali BADR sculpteur

**Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir.
Notre art de vivre est l'art d'être humain.**

La poésie est un outil chargé de rêves.

Pierre Marcel MONTMORY **trouveur**

www.poesielavie.com

HUMANITÉ PERDUE et RÉSISTANCE

Restons sur la place publique.
N'enfermons pas nos œuvres
Dans les vitrines des élites
marchandes –
qui les engloutissent dans les
abîmes de silence
Mais soyons vigilants, dans le
présent
Entre le passé puis vient l'avenir
Ici le présent et son cadeau
Toujours ouvert
pour la curiosité
Nous ne trouverons toujours
Que l'humanité et encore
l'humanité
Pour inspirer l'humilité aux
étoiles
Parce que nous ne faisons pas
plus
Que la mère des mondes qui
allaite tous les enfants
Et encore les ancêtres
Dans le cercle
De la parole entretenue
Comme le feu des forges
Le prix de nos œuvres
Dans le regard des spectateurs
Le prix du travail
Dans l'attente de nos dons
Offerts à la curiosité
Et récompensé comme l'infini
Car tu chantes pour chanter,
rossignol !
Car pour casser la graine, tu
grattes le sol
Artiste, poète !
Nous créons avec la vie
Nous vivons avec les autres
Alors les autres nous regardent
et savent

C'est une performance d'arriver
à continuer
À vivre dignement le partage
La performance humaine
Notre humanité enchantée
Avec nos restes du passé
Avec nos rêves chiffonnés
Nous instruisons le moment
Et calmons toutes les faims
L'adresse de l'artiste doit être la
notre
Comment nous sommes
Captés par nos sens
Vers l'autre humanité
Qui va avec nous
Pourquoi vendre quand tu dois
rendre
Ce qui t'a été donné
gratuitement
Et que tu offres pour remercier
Il n'y a pas de marché
Mais la marche de l'Humanité
La farine de chacun fait le pain
L'estime n'a pas de prix
Et lorsqu'on t'achète ta
trouvaille
Cela ne veut pas dire tu es bon
ou même meilleur mais
Cela t'enseigne l'humilité
Car
Les autres spectateurs méritent
chacun autant, quand tu leur
offres ta trouvaille, et qu'ils
n'ont que leurs sourires, leur
étonnement, et leur dépit pour
te rendre ta présence.
Et puis, tu le sais, le client, « le
riche étranger » n'est souvent
qu'un vil collectionneur qui
soustrait ta trouvaille du cercle
de la vie et prive le monde d'une
merveille humaine

Et, à courtiser ta diaspora, tu
exaspères l'éternité
Tu corrompes ton esprit pour
une vaine reconnaissance
Quand nous sommes au service
du peuple,
Nous ne sommes pas obligés à
la reconnaissance.
N'avez-vous pas compris
Que le dieu Argent veut vous
acheter votre vie !
Travailler n'est-il pas de
transformer le vivant en
abondance ?
Le pain, doit-il être monnayé ?
La mère, vend-elle son lait au
nourrisson ?
La mer monnaie-t-elle l'eau aux
poissons ?
Le vent marchande-t-il son
souffle aux marins ?
Ô, toi, le rossignol ?
Si tu nous plais
C'est parce que tu captas notre
attention
Que tu nous charmes par ton
chant
Ton chant nourricier
Qui éloigne le mal
Qui guérit
Qui provoque l'amour !
Alors, va, et sans prix affiché
Et sans quête tu seras rassasié
Car l'Humanité sera comblée
Car l'humanité aura dépassé
l'égo de la bête



Alors, après avoir livré ton
œuvre à la foule
La foule qui paraissait
indifférente
Tu te mets à parler pour dire
Regardez
Écoutez
Sentez
Touchez
J'existe par mes œuvres
Et surtout
Je délivre la parole
Je porte mes mots jusqu'à vous
!
Et la parole revient sur la place
publique
La parole retrouve son point de
départ
Et nous arrivons là d'où nous
sommes partis
Célébrons l'éternité
La vie sacrée
Et toutes les langues de ta
langue se démêlent quand tu
parles !
Et tu rencontres d'autres qui ont
vu tomber la même eau que toi,
et que vous appelez ensemble :
pluie.
L'amitié nourrit les siens –
Je reste ici – c'est mon pays
J'oublie les clientèles et
m'occupe des miens
Je suis familier du pain des
miens
Le pain de l'étranger, je le goûte
quand il veut bien m'offrir le
sien, sans le prix.
Je ne paie pas pour avoir des
amis.
Si tu es prêt à changer de nom,
alors, choisis de rester anonyme

avec juste un petit nom pour les
intimes.
Déjà disparu, ton œuvre reste !
On jugera tes œuvres
Alors, vraiment, reste intact,
intègre
Ton identité t'uniforme
L'anonymat te préserve !
La tradition
Ou l'art de transmettre
Que la beauté soit le guide
La vie sans nom n'empêche pas
de vivre
Anonyme n'empêche pas le mot
juste
Et si tu as une parole à dire :
parle
Même si tes paroles sont amères
comme la mort
Même si c'est LA MORT parle !
Si tu te sens menacé, c'est que
tu demandes de l'aide à
quelqu'un d'autre que toi-même
Le terrorisme est la réunion de
ceux qui sont ennemis d'eux-
mêmes.
La terreur est engendrée par la
peur de soi.
La peur de soi est le non amour
de soi.
Qui ne s'aime pas récolte la
terreur.
Tu n'as pas d'armes
Mais des outils
Tu n'as pas d'arme ni de
drapeau
Mais ton sourire
Et le drap de ta peau
Virus de misère
Si la guerre est la fin de tout

La paix est une bonne gestion
de la misère
Virus de la misère
Parce que la paix n'est pas dans
tous les cœurs
Que les cœurs manquent de
courage
Que le courage n'a pas de
volonté
Que seul le déserteur est brave
et amoureux
Tu dois porter le masque qui soit
le contraire de ton visage
Car malheureux tu es
Et tes yeux implorent la
miséricorde
Alors, avance en paix, le cœur
en repos, le corps à l'œuvre et
ton esprit sain qui te gouverne.
Le fléau, le manque de plaisir de
vivre à l'intérieur de soi
provoque la guerre à l'intérieur
de l'individu qui a rejeté l'enfant
qu'il a été et qui veut jouer
encore, le rejet de l'adolescent
plein de rêves, et, à l'âge
adulte, le refus d'être lui-même,
qui n'a fait que vouloir
ressembler à tout le monde.
La peur de naître à soi-même
comme nouveau monde
La peur de vivre avec soi-même
en bonne compagnie
Le peur de mourir de n'avoir pas
vécu ses rêves
Résister c'est dire non.
Résister c'est exister.
Exister malgré toute
gouvernance.
Exister pour ou contre, c'est
toujours exister pour tous.
Et, parler, c'est exister.



Artistes Pour La Liberté



www.poesielavie.com

Jabal Safoon





SOLLICITUDE

Dans la rue de la ville
 Il y a un citoyen
 Qui sourit de bon matin
 Son chemin est un exil
 Un exil volontaire
 Une vie téméraire
 En amoureux courageux
 D'être soi d'être heureux
 Le vrai pays est le cœur
 La maison des étrangers
 Sans argent et sans papier
 Porte le nom du bonheur
 Dans la rue de la ville
 Il y a des citoyens
 Qui se saluent de la main
 Ils s'appellent des îles

* * *

Quelle est la relation entre le savant et le poète ?
 Entre la science et la poésie ?
 Ne sommes-nous pas poètes et savants tout à la fois ?
 Quelle est la relation entre le savant et le poète ?
 Entre la science et la poésie ?
 Ensemble, le savant et le poète, ne doivent-ils pas éloigner le mal, nous guérir, nous charmer, nous instruire, provoquer l'amour ?

SE PARLER

Il est bien difficile de parler aujourd'hui, car lorsque nous pouvions le faire nous nous sommes appliqué à nous taire, alors que nous savions tout, avertis que nous étions de notre éloignement de notre mère nature et

pervertis par le soi-disant progrès et l'improbable destin; et nous avons laissé faire, déléguant notre responsabilité à d'autres qui ont profité de notre timidité morale et de notre paresse de volonté, nous avons d'abord abandonné la première partie de nous-mêmes, nos enfants, et repoussé au loin l'inéluctable sortie en refoulant nos parents dans le passé et jetant dans l'abîme de l'oubli les valeurs universelles de l'Humanité, nous nous sommes lâchement confinés dans des rôles faussant nos sentiments, nous nous sommes imposé des identités xénophobes, puis, partageant la meurtrière ambition de devenir des quelqu'un possédant quelque-chose, nous avons contaminé notre être avec la fuite du temps, nous avons vendu la seule chose que nous possédons vraiment : la vie.

LE PLUS BEAU POÈME D'AMOUR

Dans le grand livre ouvert de la vie, un berger amoureux se donne à connaître, infidèle volontaire qui quitte une muse connue par sa lumière, pour une nouvelle aube après une nuit de délices, piéton curieux de l'Humanité, dans le plus beau pays de l'Univers, un naufragé en exil sur l'île de la Terre, donnant son chant aux étoiles, tout au sommet des riches montagnes ou dans la profondeur des vallées luxuriantes, au pays du cœur.

POÉTIQUE DU SAVANT

Savant et poète sont un même nom

Savant poète cherche
 Poète savant trouve
 Trouveur chercheur
 Le même nom pour la vie
 Poésie la vie donne

Poème vivant curieux
 Amour dans le sang
 Le doute dans la tête
 La folie peut-être

Rien n'est sûr
 Sur l'azur
 Et à terre
 Tout tombe
 Sans raison

La vie fabrique la vie
 Plus forte que la mort
 Le savant répond
 Aux questions
 De l'imagination

Savant et poète sont le même
 Qui cherche trouve poème
 Pour la vie qu'on aime
 Poésie et bohème
 S'aiment de même

Suis pas tout seul
 À tourner en rond
 Terre ma boule
 Ciel rigole
 Poésie ma folle

DERNIERS MOMENTS

Les pierres peuvent parler
 Entre elles j'aurai chanté
 Que l'absolu m'inspire
 L'éternité d'un soupir
 Le voyage est trop court
 Pour un petit peu d'amour
 Chante mélodie des dieux
 Tous les mots tristes d'adieu

Mon poème me quitte
 Pour une autre belle vie
 Elle et moi sommes quittes
 Ne cédon rien à l'ennui

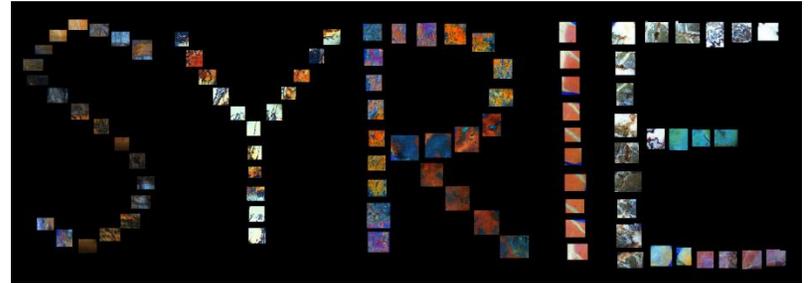
Ma poésie a fleuri
 J'ai connu bien des chéries
 J'ai quitté beaucoup d'enfants
 En compagnie des géants
 Et sur une pierre encor
 Je parie renoncements
 Sans quoi je serais un mort
 N'aurais point vécu amant.

La société construite sur l'argent détruit les récoltes, détruit les bêtes, détruit les hommes, détruit la joie, détruit le monde véritable, détruit la paix, détruit les vraies richesses. Vous avez droit aux récoltes, droit à la joie, droit au monde véritable, droit aux vraies richesses d'ici-bas, tout de suite, maintenant, pour cette vie. Vous ne devez plus obéir à la folie de l'argent. Jean GIONO

Toi derrière tes yeux, moi à la fenêtre

J'étais ce merle venu te charmer
À la fenêtre tu étais penchée
Sur un jardin de fleurs embaumées
Par un printemps parleur amouraché
J'étais ce vent doux caressant ta peau
Toute nue dans ta robe de rose
Je te disais garde bien la pose
Je dessinais tes courbes comme l'eau
J'étais ce rayon de soleil rieur
Comme une tendre épine au cœur
Une larme fraîche tombée à pique
Ta lèvre frémissait de panique
J'étais cet amoureux non prévenant
Apparu au sortir de ton rêve
Et dans tes grands bras bouillant de fièvre
J'ai roulé ma peau de tambour battant
Je suis un chevalier errant sans nom
Je me suis, seul, perdu dans tes chemins
À ta promesse je n'ai pas dit non
Pour toujours tu ignores mon chagrin
J'étais ta jeunesse éternité
Et ta vieillesse la gracieuseté
Nos chandelles brûlées par les deux bouts
Ô, le regret est bien amer et doux !
J'étais ta rencontre étrangère
Familière de tes rêves en pensées
Cœur naïf ardent d'une bergère
Tu as conquis un prince innocent
Nous voici reine et roi en exil
Chaque solitude a son île
Archipel le pays de nos amours
La mer de toutes les terres autour
Nous sommes en compagnie intime
Le toi et moi unis dans l'infime
Quand la vague soustraite au rocher
Efface dans le sable les baisers

Tu étais moi-même je te cherchais
Sur les rives des dures tempêtes
Où beaucoup de marins disparaissaient
Au vent, debout, la muse inquiète
Et nous voici, nous deux, au rendez-vous
Toi derrière tes yeux, moi à la fenêtre
Et un merle noir chante comme fou
Cette joie de vivre qui veut être
Nous serons dans le vent toute saison
Rien ne nous ressemble que l'inconnu
Le ciel volage plus que de raison
Aime pour aimer jusqu'à ta venue



NOURRITURE TERRESTRE

Je marche entre les frontières
Au chemin des fraternités
Libre sans nom ni identité
Dans le drap de ma peau entière
J'ai dû quitter toutes les nations
De tous les dieux j'ai perdu la notion
J'ai laissé à d'autres ma ration
La pitié et l'abomination
Vaut mieux jeuner que tendre la main
La faim est meilleure le lendemain
Rage joyeuse dans mon sein
Je ris comme on rit d'avoir aimé
Car j'ai eu mon temps pour le bonheur
J'étais prophète pour l'inconnu
Les femmes jouissaient à ma venue
Elles m'offraient de leur lait nourrisseur
Après cette dernière chanson
Je mourrai coquelicot des blés
La place aux nouvelles moissons
Les humains fauchés remis debout



- **VOYAGE SOLITAIRE** - journal gratuit de Nizar Ali BADR sculpteur et Pierre Marcel MONTMORY trouveur : « Un vrai chef-d'œuvre. L'art au service de l'humanité. Un esprit d'humanisme hors du commun! Excellent travail ! Que le MONDE entier contemple cette splendeur qui émane d'artistes hors pair. Ces pierres et ces mots circuleront à travers le temps. Des pierres qui parlent et des mots qui les soutiennent pour en faire l'œuvre d'art du 21 siècle ! » Malika BEKKOUCHE professeur de langue française.

- **Nizar Ali BADR** - sculpteur, né le 24 Janvier 1964 à Lattakia, en Syrie : " J'ai appris l'alphabet humain, de l'obscurité à la lumière de la vie. Les fondements des règles de la vie humaine sont construits sur l'amour et la justice. Je publie en toute sincérité et honnêteté. Mes compositions de pierres sont des formations de travail créatif. Je raconte l'histoire de l'amour

et de la vie; je raconte la souffrance et l'oppression, je raconte l'histoire de l'injustice."... À mes débuts avec la sculpture, je suis tombé en amour avec de petites roches dans les ruisseaux et les bois flottés, travaillés par la nature, en forme de figures animales et humaines. J'observais. Et peu à peu ma créativité personnelle est venue dans cette entreprise grâce à l'Univers. Je suis un sculpteur instinctif pour enseigner les règles et les fondements de la sculpture à travers mes créations. Ma devise dans cette vie est que nous nous sommes éloignés de notre humanité et de nos valeurs et de nos mœurs: la propagation de l'amour et le retour à l'authenticité et à la tradition.

- **Nizar Ali BADR** raconte, il a avec cette famille de pierres "une relation humaine morale" car, dit-il : "Ne ressent le malheur des pauvres que celui qui fait partie de leur terre"... "Mon imagination est sans limites. Je transforme ces pierres en des récits tissés par mon imagination mêlés à l'amertume de la réalité". "Le cri des pauvres dans un temps où toutes les personnes sont devenues de simples chiffres qui attendent la mort".

Les pierres sont des mots pour raconter des histoires. "Cela commande d'aimer ces pierres, de comprendre leur alphabet et de continuer ensuite et de persister".

- **Les travaux de Nizar Ali BADR** - près de 2000 œuvres - réalisés ces dernières années représentent ce qui se passe et tout ce qui a mené le pays aujourd'hui vers "l'ignorance".

Ces œuvres ne sont pas destinées à la vente, Nizar Ali Badr a décidé de les garder comme un message aux prochaines générations d'autant qu'il ne termine pas un travail sans que ses "larmes eurent lavé ses pierres de tristesse et de douleur à cause des destructions et du chaos qui règnent".

"Ces pierres savent crier et leur voix sont plus fortes que les balles".

Les conditions de vie dans toutes les villes syriennes sont devenues difficiles mais cela n'est pas une raison suffisante de quitter le pays du point de vue du sculpteur. Et encore moins quitter sa ville de Lattaquié. La Syrie, pour lui, est la plus "pure des terres".

Nizar Ali BADR se décrit volontiers comme un "homme de pierre qui ne s'intéresse qu'à l'amour de la Syrie et œuvrer à le marquer dans la pierre".

Ce qui se passe en Syrie ressemble "à une arène de combat de taureaux. Le monde regarde et applaudit. Tout le monde participe à la danse sur le corps des pauvres"... « Les cris sont sortis de l'utérus de la sainte terre syrienne. Oui! Les pierres ont crié fort, si fort que tout a retenti... Les cris des nécessiteux, opprimés et fugitifs »... C'est un cri contre l'injustice, l'assassinat et l'oppression. C'est aussi le cri des enfants syriens qui réclament leur droit aux études... Conçues de pierres Safoon, mes œuvres et mes créations sont sans précédent dans ce monde. Elles ont pris naissance d'un cri : oui ; le cri de la pierre qui réclame l'arrêt du massacre... Comme je suis l' élu de mes ancêtres Ugarits, aucun artiste ne pourra réaliser des œuvres en pierres Safoon semblables aux miennes.

J'ai créé plus de dix mille œuvres d'art et je continue à le faire pour prouver au monde que l'acharnement et la détermination du syrien est suprême ».

Nizar Ali Badr
L'histoire racontée avec des cailloux



Au travail !

Au travail, les artistes ! La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes ! Au travail ! Nous partons à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si nous lui laissons le pouvoir de se taire.

POUR FAIRE LA PAIX PRÉPARONS LA PAIX

Les Anciens décidaient de s'asseoir autour d'un feu de bois pour porter parole de leurs imaginaires respectifs empreints de science et de poésie et échangeaient, le temps d'une veillée, après une rude journée d'ouvrage, chacun leur tour et suivant leur degré d'ancienneté, déclamaient leurs dires à la ronde.

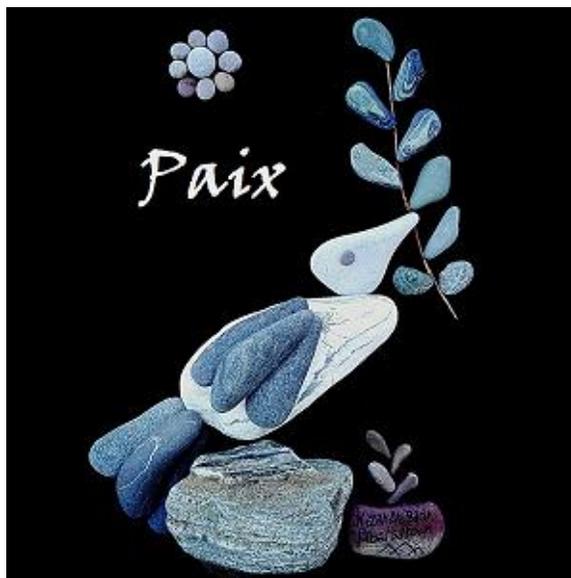
Chacun avait un point de vue différent sur le cercle tracé par les invités qui étaient venus porter parole.

La cérémonie s'achevait quand chacun avait dit ce qu'il avait à dire à ce moment-là. Le plus ancien ou la plus ancienne de la tribu improvisait les dernières paroles, tandis que le vent de la nuit chantait dans la houle des arbres.

On partageait le festin et allait dormir pour reprendre la discussion le lendemain après la journée de labeur ; et ainsi la parole ne s'était jamais tue. Et cela empêchait l'animosité parce que personne ne ravalait sa parole. Cela évitait les conflits belliqueux, chacun pouvait avoir raison, les questions restaient sans réponse définitive.

Il importait d'être indifférent aux réponses. C'était toujours une question qui ouvrait la bouche de quelqu'un. La parole échangée comptait plus pour l'enrichissement de tous. Et après les paroles venait le festin.

La fête était interminable, et la paix n'était interrompue que par le labeur collectif pour la survie à la faim, au froid et autres calamités de la nature qui était tendre et cruelle infiniment.



VOUS HUMAINS

Je mendie pour vous
Je mendie un peu
Je mendie beaucoup
Je cherche quoi
Je cherche qui
Je veux savoir
Qui est quoi
Je veux savoir
Quoi
Et qui
Et je reçois
Des coups
Une aumône
Des clous
Des sourires
Mais des rires
Et des cris
C'est écrit
Par les scribes
Que la mendicité
C'est la cité
Qui mendie
Et je mens
Quand je dis
Que je mendie
Pour vous

C'est pour bibi
Mon moi qu'a faim
D'une autre fin
Que de mourir
En mendiant
Pour tous
Et pour rien
Sur ce coin
De terrain
Où je stationne
Sans permis
Je mendie
Autre-chose
Que l'envie
Des choses
Que je mendie
Aux êtres qui passent
Sur la place
Où je demeure
Comme une pierre
À méditer
Un repas un coucher
Avec la mer et le soleil
Oui je reste
Comme un caillou
Près des vagues
De la foule
Dans le vent
Des sentiments
Sous la pluie
Des boniments
Aux heures fatales
De la morale
Et du trou
Où je mendierai
Pour les souris
Et les puces
De la conscience
Un p'tit sous
Messieurs-dames
Je suis saoul
À Notre-Dame
Mais mon âme
N'a pas de poux
Je mendie pour vous
Je mendie un peu
Je mendie beaucoup



Poésie La Vie
Éditeur et Éditeur
Culture Humaine et Art De Vivre

Jabal Safoon
Nizar Ali BADR

- Journal gratuit - Pierre Marcel Montmory Éditeur - Montréal - 2020 - ISBN 978-2-924985-70-0